heur d'avoir défendu noblement votre nom, d'avoir sauvé votre père, vous serez l'époux d'une femme belle et jeune que vous aimez, vous serez assez riche pour satisfaire tous vos goûts et tous vos caprices ; dans l'autre, vous n'aurez aucun danger à craindre, mais vous serez obscur, misérable et déshonoré !

Paul un moment avait été subjugué par l'autorité imposante de madame Bianchi ; mais sans répondre directement, il se mit à se promener tout pensif dans la chambre, et il murmurait des paroles telles que celles-ci :

—Sapristi ! où me suis-je fourré ?... Moi qui n'avais vu dans cette affaire qu'un léger service à rendre à un ami et une occasion de rire un peu. Cette petite vieille a le diable au corps.

—Que dites-vous, Carlo, mon neveu chéri ? demandait madame Bianchi avec angoisse en le suivant du regard ; vous acceptez, n'est-ce pas ? Oh ! dites-moi que vous acceptez ! Dieu vous protégera en récompense du bonheur que vous m'aurez donné !

—Si je devais avoir part aux avantages comme aux charges de la situation, continuait Paul en lui-même en se promenant toujours, je ne dis pas... Mais diable ! risquer sa vie... J'aime mieux rendre ce qu'on m'a prêté.

—Que dites-vous, Carlo ? répéta la vieille.

—Madame, dit le jeune homme en s'arrêtant devant elle, l'affaire que vous me proposez est assez grave pour que vous m'accordiez un peu de réflexion... Je demande une heure.

—Une heure ! mais songez donc que le jour s'avance et que Marliani va se rendre au rendez-vous.

—Il n'est que midi, madame, et le rendez-vous n'aura lieu qu'au coucher du soleil ; votre impatience raccourcit trop les temps.

—Mais enfin, qu'allez-vous faire ?

—Consulter un ami qui s'intéresse particulièrement à mes affaires ; ne vous désespérez pas, peut-être bientôt Carlo Labeccio va-t-il venir vous annoncer qu'il accepte la partie de plaisir que vous lui avez préparée.

En même temps il déverrouillait lestement la porte.

—Vous riez, s'écria la vieille femme, oh ! je suis sûre que vous accepterez. Vous voulez vous amuser des terreurs de votre pauvre tante.

—Non, non, je vous ai dit que tout cela dépassait la plaisanterie, répéta Paul en sortant ; vous aurez probablement une avant une heure.

Et il se mit à faire de grandes enjambées pour arriver plus vite à la chambre du véritable Charles Labeccio.

Si la position où Paul Duvert s'était placé par pure obligation était embarrassante, celle de Charles Labeccio n'était pas moins difficile et digne de pitié.

La chambre qu'il occupait et qui lui était commune avec Paul Duvert, était située au second et dernier étage de la maison et ne présentait pas tout le confortable auquel sans doute il était habitué.

A voir la grossière cheminée pratiquée au milieu de cette pièce et la couche noire que la fumée avait laissée sur les murailles et les lambris, il était facile de deviner qu'elle était destinée à servir de séchoir pour les châtaignes, cet aliment privilégié de Casabella.

Le voyage de Charles en Corse avait été si précipité qu'on n'avait pu réparer à temps un appartement de cette maison délabrée dont une partie seulement était habitable. On s'était contenté de placer deux lits et quelques meubles dans le séchoir, et madame Bianchi, pour s'excuser de la mesquinerie de cette hospitalité, avait dit aigrement que, ne s'attendant pas à recevoir en même temps que son neveu un élégant de Paris, elle en avait agi sans façon avec un jeune homme habitué à tout et qui dormait également bien partout.

On peut donc supposer que le malade n'avait pas absolument toutes ses aises dans cette pièce placée immédiatement sous le toit et où régnait à cette heure de la journée une chaleur étouffante.

Il avait fait un effort désespéré pour se lever et aller à la

recherche de Paul, qui seul pouvait lui apprendre où en étaient ses propres affaires ; mais nous savons que Paul était resté absent toute la matinée, et Charles avait bientôt été obligé de se jeter tout habillé sur son lit, autant pour obéir au médecin que par nécessité.

Une robuste servante corse, qui n'entendait pas un mot de français, restait près de lui pour lui donner les soins que son état réclamait ; mais ne pouvant tirer d'elle aucun éclaircissement et soupçonnant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire autour de lui, le pauvre garçon s'agitait sur sa couche en proie à de poignantes angoisses qui ne contribuaient pas peu à rendre son état alarmant.

Ce fut en ce moment que Paul entra d'un air insouciant et égoïste, les mains dans ses poches et marchant bruyamment sans s'inquiéter s'il ébranlait la maison jusque dans ses fondements. Il se jeta sur un siège en poussant une exclamation de fatigue, et demanda à son compagnon d'un air distrait comment il se trouvait.

Charles à sa vue poussa un faible cri de joie, et se souleva sur le coude pour regarder son ami.

—Paul, s'écria-t-il, mon bon, mon généreux Paul, par grâce, dites-moi bien vite ce qui s'est passé ! Vous avez vu madame Bianchi ; que vous a-t-elle dit ? qu'avez-vous découvert ?

—J'ai découvert une chose dont vous ne m'aviez pas prévenu, répondit Paul d'un ton moitié jovial, moitié colère.

—Quoi donc ?

—C'est que votre tante est le diable en personne. Je parierais tout ce que l'on voudrait, que si elle ne peut marcher, ce n'est pas qu'elle ait la goutte, mais parce qu'elle a le pied fourchu.

—Paul, je vous en prie, ne me faites pas languir ; dites-moi en deux mots toute la vérité.

—Eh bien ! en deux mots, la voici : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous rendre service en prenant votre nom et en jouant votre rôle le moins mal possible auprès de cette vieille enragée ; je ne puis faire davantage que je n'ai déjà fait. Je vous rends votre nom, rendez-moi le mien ; et que Dieu vous assiste ! Moi, je compte quitter ce soir cette maison, pour aller quelque part où l'on puisse respirer seulement cinq minutes consécutives, ce qui est impossible ici.

—Vous allez me quitter ? s'écria Charles en tressaillant, me quitter au milieu de cette horrible crise ?

—Que voulez-vous ! qui ne peut ne peut, comme disait mon maître de calcul ; quand je me ferais tuer ce soir dans le maquis à votre place, je ne vous rendrais ni la fortune ni la femme qui vous étaient destinées !

—Vous me parlez par énigmes, Paul, et c'est là de la cruauté... Vous faire tuer, dans le maquis ?

—Quoi ! vous ne comprenez pas que votre affectionnée parente, après vous avoir préparé une jolie femme, une jolie fortune, a arrangé pour vous un joli petit duel à mort pour ce soir... A la condition que vous irez échanger ce soir une balle avec Marliani, pour cause de vendetta qui remonte à cent cinquante ans, vous aurez, si vous survivez, tout ce qu'elle a promis hier ; sinon, non. La bonne dame, il est vrai, y a mis de la complaisance ; tout est arrangé le plus convenablement du monde ; on n'a qu'à aller se promener au maquis pour prendre le frais et apporter sa tête, la balle viendra toute seule... Quelle prévenance ! Pour moi, que cela ne regarde pas, j'ai résolu d'aller d'un autre côté.

—Quoi ! s'écria le malade, serait-il vrai que cette terrible querelle dont mon père m'a parlé quelquefois par hasard existât encore ! Voilà donc l'explication de tous les caprices de ma tante !... Mais j'avais entendu dire que tous nos adversaires avaient péri jusqu'au dernier ?

—Il en reste un, le petit-fils du cousin de l'un des Jacobi... Votre tante vous expliquera cela mieux que moi. Elle a aussi une vieille défroque dont elle se propose de vous faire cadeau ; vous verrez ! Ce sera une précieuse relique pour vous, qui êtes un Labeccio ; mais moi qui ne suis que Paul Duvert, j'ai remercié ; ce serait trop lourd dans mes bagages !